

Trentième dimanche
Luc 18, 9-14

Nous sommes trop habitués aux textes des évangiles... Nous en connaissons même certains presque par cœur comme celui-ci qui met en scène un pharisien et un publicain qui prient. Pourtant il bouscule sérieusement nos approches habituelles. Il sort de l'opposition courante entre les riches et les pauvres.

Celui qui a le beau rôle, le publicain, est sans doute le plus riche parce que c'est un voleur qui profite de son métier et du fait qu'il collabore avec l'envahisseur romain pour détourner de l'argent.

Le pharisien est au contraire le genre de personnage bien sous tous rapports. Comme il le dit lui-même, il n'est ni voleur, ni injuste, ni adultère, il est fidèle à la loi au-delà même que ce qu'elle demande, il donne un dixième de ses revenus... On veut bien le croire !

Malgré nos réticences, n'est-ce pas en réalité au pharisien que nous nous identifions le plus facilement ? En effet, si nous nous comparons à ceux qui nous entourent, il nous semble évident que nous nous situons plutôt dans une fourchette haute : d'une bonne moralité, raisonnablement religieux, même si nous ne donnons pas le dixième de nos revenus... Nous sommes plutôt satisfaits de notre existence, de notre travail, de nos familles, de nos choix ; beaucoup remercient volontiers Dieu pour la chance qui est la leur de ne manquer de rien ! Or c'est justement ce qui est reproché à ce pharisien : il n'attend rien...

Il est pleinement satisfait de son sort : il se sent bien, vraiment très bien à tous égards, même si de ce fait il se referme sur sa bonne conscience ; il n'a besoin de rien ni de personne et comme il n'attend plus rien de neuf il a asséché son désir. Plus de place pour Dieu ni pour les autres. Il mène sa vie à la force du poignet, il se suffit à lui-même, il est fier de ce à quoi il est arrivé tout seul.

Il est vrai que la richesse fait souvent cet effet : elle isole celui qui possède tout ce qu'il pourrait souhaiter et regroupe ses désirs autour d'un seul : avoir toujours plus. Cependant, ce n'est pas les riches que Jésus vise ici en l'occurrence mais comme le dit le début du texte : « ceux qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient les autres. »

La dérive est courante : il suffit de penser que l'on occupe une situation privilégiée du fait de sa naissance, de son éducation, de sa culture, de sa position sociale, de sa « race », de sa religion, de son sexe... pour commencer à regarder de haut ceux qui n'ont pas la chance de nous ressembler ! On plaint ceux qui ne sont pas comme nous au lieu de voir dans leur différence une chance de progresser. Celui qui refuse de voir les manques présents en lui se ferme à l'idée que l'altérité pourrait être une chance.

Le publicain, au contraire, ne se fait d'illusion ni sur son statut social, ni sur sa moralité et le vide créé en lui le pousse à faire appel. Le sentiment du vide est essentiel pour le chrétien. J'ai lu avec intérêt le livre d'Amélie Nothomb *Soif*. Le Jésus qu'elle imagine est un être habité par un désir qui l'empêche de se sentir comblé par sa nature divine.

Ainsi, quand le pharisien se referme sur ses satisfactions, le publicain, du fait même de ses manques, ne trouve aucun repos dans ce qu'il possède. Il s'ouvre à l'autre, demande pardon, aspire à changer de vie, se tourne vers la miséricorde de Dieu seule à même de l'aider à vivre avec la souffrance qui l'habite.

Il est habité par une soif que rien ne peut éteindre mais qui au moins le met en mouvement et l'arrache à l'envie de se contenter de plaisirs éphémères. C'est de cette attitude que le Jésus des évangiles voudrait que nous approchions, à son image...